

La Fatigue politique du Québec français, de Daniel Jacques,
Montréal, Boréal, 2008, 160 p.

Dominic Desroches

Volume 28, numéro 2, 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/038087ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/038087ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

1203-9438 (imprimé)

1703-8480 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Desroches, D. (2009). Compte rendu de [*La Fatigue politique du Québec français*, de Daniel Jacques, Montréal, Boréal, 2008, 160 p.] *Politique et Sociétés*, 28(2), 197–201. <https://doi.org/10.7202/038087ar>

sements précises et détaillées, qui, en définitive, l'éloignent toujours davantage de l'OMC. C'est le non-dit de cet ouvrage : l'efficacité du libéralisme agressif ne remet-il pas en question la pertinence de l'OMC ?

Dans son chapitre final, S.M. Pekkanen résume sa pensée et revient sur les conséquences analytiques et empiriques de son analyse. Malheureusement, on n'y trouve pas une synthèse théorique détaillée de laquelle on pourrait tirer des conclusions qui soient en mesure de faire avancer la réflexion au sein de l'école du nouveau libéralisme. Cependant l'ouvrage est une référence incontournable pour comprendre « comment et pourquoi, en politique commerciale, les acteurs japonais agissent et réagissent en conformité au droit tout en faisant dévier sa trajectoire pour servir leurs intérêts » (p. 277). Si l'on substitue « acteurs américain et européen » à acteurs japonais, on a une bonne idée du chemin que prendra la politique commerciale mondiale en ces temps incertains : celui du légalisme plutôt que celui du protectionnisme.

Éric Boulanger

Département de science politique, Université du Québec à Montréal

La Fatigue politique du Québec français

de Daniel Jacques, Montréal, Boréal, 2008, 160 p.

On n'en finit plus de tenter d'expliquer le marasme dans lequel le Québec évolue depuis sa Révolution tranquille. On veut comprendre comment le projet de construire un pays a pu nous conduire à l'impasse actuelle, mais on ne parvient jamais à une réponse satisfaisante. Daniel Jacques, lui, a décidé de chercher des pistes dans l'histoire des idées québécoises, surtout celles d'Hubert Aquin, de Paul-Émile Borduas et de Fernand Dumont. Voilà pourquoi il entend reprendre à nouveaux frais l'idée de « fatigue culturelle » mise en circulation par Hubert Aquin dans sa réponse à Pierre Elliott Trudeau au début des années 1960¹.

L'auteur, professeur de philosophie au collège François-Xavier-Garneau, est bien connu pour ses ouvrages sur le nationalisme (*Humanités passagères*, *Nationalisme et modernité*) et la technique (*La révolution technique*). Il nous livre ici de petites études sur l'ambivalence québécoise à saveur philosophique, qui, il faut le dire, se lisent très bien. La réunion de ces textes en une seule plaquette traduit sa volonté de mettre fin à la confusion qui entoure depuis trop

1. Hubert Aquin, 1962, « La fatigue culturelle du Canada français », tiré de *Blocs erratiques*, Montréal, Quinze, 1977.

longtemps déjà notre destinée politique. Pour mettre en mots notre fatigue et reconquérir une fois pour toutes notre liberté perdue, D. Jacques propose de rénover politiquement l'idée la plus célèbre d'Hubert Aquin.

RELIRE ET FAIRE PARLER AQUIN QUARANTE ANS PLUS TARD

Le livre part de l'idée que la situation québécoise peut être interprétée dans le prisme de l'échec collectif, c'est-à-dire comme l'inachèvement de notre être commun historique. Cette idée classique de la fatigue du Québec s'accompagne de l'intuition voulant que la souveraineté soit, à tous les jours, de moins en moins probable. Selon D. Jacques, le fait de refuser le choix du pays – on reconnaît ici tout le travail de notre ambivalence – mène au déni et au mépris de soi (p. 11). Les Québécois ont intérêt selon lui à repenser leur situation historico-politique dans le but avoué de sortir enfin du mythe qu'elle persiste à construire. Or si D. Jacques a raison dans son constat, il ne va cependant pas assez loin : la réalité postréférendaire – de laquelle il ne parle pas – est davantage celle du repliement identitaire, ce qu'il conviendrait de montrer, nous y reviendrons, en approfondissant le mot de H. Aquin lui-même qui sert de titre à son livre. Mais revenons à la thèse de D. Jacques et tentons de bien en mesurer le développement et la portée.

Le premier chapitre, «La détestation tranquille», se penche sur le mythe de la Révolution tranquille. Il montre que la révolution sans ennemis n'a rien accompli de révolutionnaire sur le plan politique, puisqu'elle n'a pas conduit au renversement de l'ordre monarchique canadien (p. 19). Construite sur la «dépréciation radicale» du passé (canadien-français) et de soi-même, cette révolution devait nous libérer, comme peut le montrer la lecture du *Manifeste du refus global*, mais elle a politiquement échoué. Si le *Refus global* est exigeant, qu'il a critiqué radicalement la religion et qu'il a eu pour effet d'élever les artistes au rang de guides, il n'a toutefois pas réussi à asseoir la liberté politique. La tentation de l'exil demeurera présente chez les Québécois et la «*Quiet Revolution*», moins politique que culturelle et sociale, n'aura pas abouti à un ordre politique nouveau. Cette révolution repose donc sur un mythe qu'il convient de savoir critiquer.

LA FATIGUE CULTURELLE RAPPORTÉE À L'IDÉAL DE PLÉNITUDE

Le deuxième chapitre interpelle davantage l'œuvre d'Hubert Aquin. Cette fois, l'auteur veut réfléchir plus profondément sur le principe explicatif de la fatigue culturelle elle-même. C'est là qu'il présente la notion de l'intellectuel paradoxal canadien-français, c'est-à-dire celui qui veut réaliser un idéal politique dans l'histoire, alors qu'il croit improbable cette réalisation même (p. 40). L'analyse de la fatigue nous conduit à approfondir l'idée bien connue du «retour d'Europe», c'est-à-dire celui de ces intellectuels québécois qui, en crise identitaire, cherchaient désespérément du secours ailleurs. Pour H. Aquin, le peuple québécois aspirait à une plénitude politique impossible à penser dans

la vision fédérale de P.E. Trudeau, cet être insensible et incapable de saisir les aspirations de ses patriotes. Le sursaut existentiel d'Aquin, constate D. Jacques, n'a pas été compris par les Québécois : menés au référendum, ceux-ci ne sont pas parvenus à penser et à accomplir l'idéal de la plénitude et les enjeux de la grande politique.

LE MÉPRIS DE SOI ET L'INCAPACITÉ DE PENSER LA GRANDE POLITIQUE

Le troisième chapitre veut étudier la compréhension que les Québécois ont d'eux-mêmes. L'auteur estime dès lors que le peuple apparaît incapable de la grande politique et que, minoritaire au Canada, il s'épuise. Le manque de conviction des francophones peut entre autres s'expliquer dans le fait qu'il n'y a pas eu de transmission de l'idéal de souveraineté. Non sans se répéter, D. Jacques revient sur le mépris de soi qu'il reconnaît chez les siens. Après avoir soulevé et interprété la question de la fatigue culturelle, il conclut que « nous ne savons pas faire la grande politique tout simplement parce que nous ne savons pas la penser » (p. 79). S'il approfondit les effets de la détestation de soi à l'œuvre depuis 1960, qu'il condamne le déni de notre réalité politique et nos choix stratégiques, il hésite encore à nommer « repliement identitaire » notre retour au statut de « Canadiens français ».

Consacré à l'œuvre de Fernand Dumont, le chapitre suivant se penche sur la société québécoise. Celle-ci apparaît amnésique aux yeux de F. Dumont, comme le rappelle D. Jacques. L'auteur de *La révolution technique* retrouve dans l'œuvre dumontienne des thèses qui lui sont chères et qui permettent de bien comprendre la fatigue politique du Québec français, comme nos rapports difficiles à la nature, à la justice, à l'homme et à la technique. L'interprétation de l'œuvre du sociologue culmine dans l'idée aujourd'hui classique que le Québec demeure aveugle politiquement et qu'il pêche par manque de conscience historique (p. 113).

SUR LA FIGURE DE RENÉ LÉVESQUE ET LES IMPASSES DU MYTHE SOUVERAINISTE

Le chapitre final entend saisir la « mythologie » souverainiste. Pour y arriver, l'auteur reprend l'idée de l'incomplétude et procède à une critique de l'imaginaire québécois qui cherche encore et toujours à se réduire lui-même. Réalisé par l'étude de la figure de René Lévesque, ce passage vers la démythologisation du souverainisme est pertinent dans le projet de D. Jacques, puisqu'il montre que la politique actuelle demeure tributaire des « paroles d'évangile » de l'ancien chef du Parti québécois et que la peur de la défaite ainsi que l'obsession des étapes continuent de hanter le mouvement souverainiste.

Si l'on doit donner à René Lévesque ce qui lui revient, il ne faut pas refuser de penser les effets de son règne à la tête du Québec. Car, selon D. Jacques, l'un de nos plus grands malheurs vient du fait que R. Lévesque n'a pas osé reconnaître, dans son discours historique du 20 mai 1980, notre défaite.

D. Jacques nous propose ici une interprétation à rebours d'une histoire dont nous connaissons désormais presque toutes les conséquences. D'après lui, R. Lévesque aurait dû, à la suite du premier référendum, insister sur la défaite et non sur l'espoir d'une victoire prochaine, car cette promesse d'un avenir meilleur a entraîné le syndrome du souverainisme «étapiste», qui, depuis, a été élevé en politique officielle des administrations péquistes. Vu de cet angle «révisionniste» trop facile aujourd'hui, R. Lévesque n'a pas bien interprété le résultat du référendum de 1980 (p. 137-140). On voit que l'analyse de la fatigue politique du Québec, qui ignore délibérément le second référendum et ses conséquences, fait porter tout le poids de notre situation sur une seule phrase de R. Lévesque, tirée d'un seul discours, celui de la défaite non reconnue par l'icône des souverainistes. Selon l'auteur enfin, R. Lévesque est devenu un mythe et ses paroles nous enferment depuis dans un déni de la réalité qui, pathologique, nous autorise à entretenir une mauvaise foi envers notre histoire, nos institutions et la réalité de nos politiques.

TROIS IDÉES POUR SORTIR DU RÈGNE DE LA CONFUSION

De nature révisionniste, ces remarques critiques à l'endroit de R. Lévesque conduisent l'auteur à formuler trois mesures pour clarifier notre situation et sortir de notre impasse. Ces mesures consistent à dissoudre d'abord le Bloc québécois, lequel fausse notre rapport de force avec Ottawa, à forcer ensuite le Parti québécois à avouer qu'il n'a jamais réellement souhaité l'indépendance et, finalement, à inviter tous les souverainistes, purgés des mensonges du passé, à se regrouper et à proposer un projet politique clair. Voilà où mène l'interprétation nouvelle d'Aquin par D. Jacques. Ce dernier, disons-le, a rempli son objectif, à savoir sortir l'idée de souveraineté de son mythe révolutionnaire qui masque le défi posé par la grande politique.

LA FATIGUE POLITIQUE CORRESPOND À UN REPLIEMENT CYCLIQUE

Ce qui est clair cependant au sortir de la dernière étude de D. Jacques, ce n'est pas tant le malheur des paroles de René Lévesque interprétées 28 ans plus tard, mais le fait que l'auteur refuse de reconnaître notre période de repliement identitaire. Ce qui émane de l'analyse, c'est bien que le Québec connaît des cycles (affirmation-dénégation) et que, après le second exercice référendaire, qui est apparu à nombre de Québécois comme une victoire dans une défaite, la fatigue dénoncée par H. Aquin a pris la forme d'un repli culturel. Ce repli – et toute la plaquette de D. Jacques cherche à l'expliquer –, n'est pas tant un repli identitaire contre les autres qu'un nouvel ajournement du projet de libération qui a fait naître le Québec moderne. Le peuple québécois connaît probablement une nouvelle crise de confiance : il doute de lui-même, il réfléchit silencieusement et il cherche sa place dans le monde, alors que le temps politique passe et ne revient pas, comme l'a relevé D. Jacques. Si cela est assurément vrai, cela ne veut pas dire cependant que l'idéal de plénitude cher à H. Aquin est oublié

à jamais. La force de ce livre consiste à rappeler, et fort justement d'ailleurs, que l'idéal de plénitude promis dans les grandes politiques implique toujours une responsabilité à l'égard de soi-même et qu'il ne sert à rien, pour cause de fatigue ou autres repliements, de continuer à nous mentir à nous-mêmes sur nos véritables intentions.

Dominic Desroches

Département de philosophie, Collège Ahuntsic